

David LAW



Sons Of Bitche !!

Sons Of Bitche !!

David Law

1989 - 2020

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
PROLOGUE	9
TROIS JOURS ?	11
JOUR 1 – MERCREDI 4 OCTOBRE	21
JOUR 2 – JEUDI 5 OCTOBRE	37
JOUR 3 – VENDREDI 6 OCTOBRE	47
JOUR 4 – SAMEDI 7 OCTOBRE	57
JOUR 5 – DIMANCHE 8 OCTOBRE	68
JOUR 6 – LUNDI 9 OCTOBRE	80
JOUR 7 – MARDI 10 OCTOBRE	90
JOUR 8 – MERCREDI 11 OCTOBRE	96
JOUR 9 – JEUDI 12 OCTOBRE	104
JOUR 10 – VENDREDI 13 OCTOBRE	114
JOUR 11 – LUNDI 16 OCTOBRE	117
JOUR 12 – MARDI 17 OCTOBRE	126
JOUR 13 – MERCREDI 18 OCTOBRE	138
JOUR 14 – JEUDI 19 OCTOBRE	145
JOUR 15 – VENDREDI 20 OCTOBRE	153
JOUR 16 – SAMEDI 21 OCTOBRE	161
JOUR 17 – DIMANCHE 22 OCTOBRE	169
JOUR 18 – LUNDI 23 OCTOBRE	172
JOUR 19 – MARDI 24 OCTOBRE	184
JOUR 20 – MERCREDI 25 OCTOBRE	190
JOUR 21 – 26 OCTOBRE – FIN DE LA FETTA	200

JOUR 22 – VENDREDI 27 OCTOBRE	210
JOUR 23 – LUNDI 30 OCTOBRE – LE C.M.E	213
JOUR 24 – MARDI 31 OCTOBRE	222
JOUR 27 – VENDREDI 3 NOVEMBRE	230
JOUR 28 – SAMEDI 4 NOVEMBRE	244
JOUR 29 – DIMANCHE 5 NOVEMBRE	251
JOUR 30 – LUNDI 6 NOVEMBRE	257
JOUR 31 – MARDI 7 NOVEMBRE	263
JOUR 32 – MERCREDI 8 NOVEMBRE	272
JOUR 33 – JEUDI 9 NOVEMBRE	276
JOUR 34 – VENDREDI 10 NOVEMBRE	285
LETTRE À X...SAMEDI 11 NOVEMBRE	300
LES RAPETOUS - NOVEMBRE	306
LE C.T.E - NOVEMBRE	311
LE DÉBUT DE LA FIN – LUNDI 4 DÉCEMBRE	315
LE DÉBUT DE LA FIN – MARDI 5 DÉCEMBRE	320
RETOUR EN ENFER – MERCREDI 6 DÉCEMBRE	329
HÔPITAL DE STRASBOURG – JEUDI 7 DÉCEMBRE.	332
HÔPITAL DE BITCHE-CAMP - 7 AU 23 DÉCEMBRE	339

PRÉFACE

Octobre 1989, Julien Navarre a 22 Ans. Appelé sous les drapeaux à rejoindre les rangs du Service National Obligatoire, il tente une réforme directe et maladroite à l'appel des «trois jours», qui se traduit par une incorporation en camp semi-disciplinaire dans les forêts lugubres de Bitche. Artiste et écrivain, il décide de rédiger un rapport quotidien quasi journalistique pour dénoncer les rouages de la manipulation à laquelle se livre la hiérarchie militaire pour amener les appelés à devenir de bons soldats. Seul contre tous, il perd peu à peu son âme et ses convictions, et se retrouve piégé à son propre jeu. Il devient à l'image de ceux qu'il exècre et finit par se détester lui-même. Des événements majeurs vont le conduire dans des abîmes dont il doit sortir, coûte que coûte, pour recouvrer sa liberté...

Pamphlet social et antimilitariste, cette expérience en immersion totale propose une photographie précise et marginale du Service National Obligatoire, imposé avant 1992. Au nom du Secret-Défense, il vous est interdit de partager ce que vous allez découvrir...



CAMP DE BITCHE - 1914 - CRÉDIT PHOTO X



GARE DE BITCHE - 1923 - CRÉDIT PHOTO X

PROLOGUE

Nous étions diminués au sein du troupeau, alignés et droits, uniformés têtes hautes, genoux serrés. Il n'y avait pas de guerre mais nous la préparions, nous y étions préparés. D'une part techniquement, parce que le manie-ment d'une arme n'est pas ce jeu forestier auquel nous avons peut-être cru, mais surtout moralement, tant la souffrance et l'anonymat étaient entretenus, la famille assassinée, l'amour de soi exclu, l'amour des autres anéanti. L'individu converti de collectivité, partageant sa chambre et ses repas, responsable de son lit, de son ar-moire, de ses effets personnels, de ses affaires, des de-voirs quasi scolaires, des marches forcées et chansons imposées. L'individualité se perd là où l'ensemble est établi. « L'armée est une grande famille » ... La mixité sociale des jeunes désœuvrés gavés d'un patriotisme maladroit, le sempiternel gradé paternel et moralisateur, des lieux communs, des salles de cours, des salles d'hon-neurs, des lois établies, des règles et des menaces, forment un équilibre efficace qui entretient l'appelé dans ce que je définis de l'armée, la mort en soi de soi, la re-naissance ? Nous sommes instruits par le mal, c'est-à-dire comme un enfant conseillé se brûle à la flamme et la craint. En dehors de quelques directives efficaces, nous apprenons par les erreurs et les punitions à respecter l'Entité. Colonie d'enfants déracinés, combien de larmes et de regards perdus, combien de cris silencieux, d'humiliations secrètes inavouées, combien de « mort » en soi ?

Je fais toujours des cauchemars depuis ce retour précipité, ces trois semaines d'attente avant Noël. Je considère mes carnets de notes entassés, j'ai peur de les ouvrir et de raviver les instincts maladifs de ma paranoïa.

Janvier 1990

TROIS JOURS ?

Soyons sectaires mais honnêtes, nous n'avons de points communs que nos âges et nos physiques jeunes. Si l'étudiant doit sagement effectuer son Service National dans le but d'agrèer son employeur potentiel et futur, un autre que lui n'en a que faire : la généralité militaire s'applique précisément à chaque individu, en soi cas particulier. Le premier tri des appelés permet de recenser les capacités physiques, intellectuelles et collectives des individus. Les étapes du recensement justifient le choix final des généraux, médecins, psychiatres et enseignants. Le résultat des tests détermine l'aptitude de l'élève à raisonner, son comportement devant les ordres, sa position au sein d'un groupe. Les fortes personnalités écartées, les moutons sont ainsi réunis, les regards uniformément collés contre les vitres du train, et constituent une armée potentielle solide et obéissante, dont les futurs chefs, probablement, seront les mieux notés durant le test intellectuel, se limitant à un assemblage de formes, du simple au peu compliqué. Quelle que soit la conception que l'appelé se fait de l'armée, blaguant autour d'un verre dans les bars, avant le recensement, il est considéré militaire dès son entrée dans la caserne. Peut-être 20 % de cas sociaux, 10 % d'idiots, 70 % de toisons bouclées aptes au service. À part une poignée d'entre eux, personne, sinon les réformés, ne sort satisfait du recensement. L'armée souhaite une armée de métier gagée par des volontaires courageux, mais il est clair que les engagés sont minoritaires,

et que la suppression du Service National Obligatoire ferait de nos armées un simple clan. Et l'on dirait de ces hommes qui sont devenus fous, pris dans une secte obscure de rasés kakis, comme les Krishna ou autres. La vie tend à prouver les guerres inutiles. Les guerres préservent la planète de la surpopulation inévitable à laquelle elle tend, un moyen comme un autre en somme de faire de la place. On aurait pu tout aussi bien décider de tuer les hommes, définissant un âge limite au travers duquel ne passeraient que les protégés... La guerre est sale, de tous les continents, les images affluent, tel bombardement, telle tuerie, tel putsch, tel combat... Ces faits nous touchent, sont une information périodique à suivre sur le journal de nos chaînes, la guerre est encore gravée sur le faciès de nos vieillards seuls et silencieux, la guerre est une horreur, commémorée, cependant que nous entretenons l'armée. Contradiction de cette humanité expansive et inquiète. La puissance des uns considère la puissance des autres, l'équilibre des forces détermine le respect vis-à-vis, la guerre est un enfer dans lequel il est plus sûr d'être fort. L'armée possède donc un alibi de taille : la guerre. L'homme est un loup pour l'homme. En temps de paix nous préparons la guerre, en temps de guerre nous réclamons la paix ! Ces généralités douteuses s'appliquent tout aussi bien à la vie. Ma vie. Imaginez-vous naître et grandir, que reste-t-il de nos vies ? Nous évoluons dans un système sans issue. La vie n'est certes pas gratuite, nous payons le droit d'exister, le travail nourrit, l'homme nourri peut ainsi continuer à travailler puis se nourrir et travailler. Des millions d'êtres humains font ce

travail alimentaire, dont on pense qu'il est inévitable. La vie devient un baignoire, la retraite un point de fuite. Savez-vous ce que seront vos jambes et votre corps passé la soixantaine ? Les autres parasitent, ils ne savent ni pourquoi, ni comment, sont absents, méchants, hagards, se droguent ou se tuent. La jeune génération est malade, non pas vos fils, il ne peut s'agir que du fils des autres, la planète est malade. L'artiste est miné par le doute et nous aurons des millions d'artistes. Peut-être un jour n'y aura-t-il que des artistes personne ne pourra plus les regarder. Soyons réalistes, sans ces millions d'hommes raisonnables – ce sont eux qui font tourner le monde – la vie n'aurait aucun sens, nous végéterions tous le teint fade, sans idéaux ni structures, dans des jours inorganisés. Nous retournerions à l'état préhistorique. Voici cette poussière poignée d'hommes, 60 % du contingent, prêts à se battre ou nom de quoi ? Prêts à l'abandon, l'humiliation, le tombeau, considérant qu'une année passée vite, ou que cette expérience a du bon. L'armée m'a piégée en ce sac, j'ai fait des pieds et des mains, je les ai choqués, troublés, agacés, mais je me suis finalement assagi dans une pièce remplie de chaises vides, devant le bureau du psychiatre. Je me demandais qui nous sommes, condamnés ensemble, réduits dans le jour qui se lève, entassés et meurtris, comment se fait-il que des hommes dirigent les hommes et que les hommes ne se révoltent pas. Regardez-les ! Regardez cette jeunesse, le visage grave et bas, le regard fuyant et les gestes nerveux. Regardez-nous, nous sommes arrachés, nous perdons l'horizon rare de nos vies, nos amours et nos espoirs, nos racines et nos

humeurs, nous devenons vos machines, des pantins sans âmes, vous nous détruisez déjà. La jeunesse est attentive parce qu'elle vous craint. Nous n'avons pas les mêmes armes. Vous êtes la raison d'Etat, nous sommes le peuple, l'Etat dirige le peuple. Jusqu'où ce pays peut-il être libre ? Peut-on parler de démocratie quant au Service National ? Il existe une alternative qui n'est pas une échappatoire, c'est la position d'objecteur de conscience. Mais elle implique deux ans de service public. Il n'y a pas d'alternative. La solution se trouve dans le bureau du psychiatre, qui fait état ou non de vos aptitudes définitives, classées en P2, P3, P4, P5 ou P6. Respectivement normal, agité, asocial, infirme ou les deux. J'ai commis l'erreur de la sincérité. Je pensais que ce psychiatre me comprendrait puisque son rôle le lui demandait. J'ai tout expliqué, presque, de mes ambitions, de mes angoisses et de ma situation, je manquais de conviction, sans doute, piégé derrière ses lunettes et son regard faussement condescendant. Je devais le convaincre que ma vie allait inmanquablement se trouver transformée, au point qu'elle me paraisse insipide en mourir. Mais j'ai eu 14 au test d'intellect. Je suis un bon élément. J'ai menti lors du questionnaire, je suis tour à tour alcoolique, drogué, nerveux, mon père ivrogne, ma mère épileptique. J'ai tout faux. Aux tests des cabines je fais le sourd, aux tests visuels, je ne saisis pas les reliefs, vous avez mal au dos ? Oui bien sûr tous les jours. Je suis contrariant au possible. Mais pourquoi ne lui ai-je pas collé une baffe à ce psychiatre ? Mon premier rapport avec un militaire est une engueulade. Parce que je prends le soleil sur la pelouse.

« Faites la queue », qu'il me dit. Je vais plutôt faire un tour du côté de la machine à café. Parfois j'ai l'impression d'être un héros. Des escaliers descendent deux hauts gradés qui me trouvant plongé dans un café s'en prennent au Sergent, mon camarade de pelouse. L'armée, comme l'administration, la finance, l'état, est un formulaire. Combien mais combien de feuilles avons-nous signées ? Il était question que nous visionnions un film, je me suis porté contestataire, je suis resté dehors. Pour des raisons techniques, le film n'a pu être projeté, j'ai contesté, j'ai refusé de poursuivre tant que ce minimum d'information nous faisait défaut. Ces quelques exemples vous montrent dans quelle forme redoutable, le croyait-il, Julien Navarre abordait sa journée. Des petites choses cependant dérangent. L'ordre des étapes, et la bonne volonté des autres à suivre ces démarches. Voici pour illustrer l'esprit, s'il en est un, militaire. Le matin, on nous demande quelle langue nous pratiquons. Je dis Anglais. En début d'après-midi nous subissons une interrogation écrite vérifiant le niveau de l'intéressé dans la langue choisie. Je découvre une interrogation d'Allemand. Je proteste. Je ne fais pas d'Allemand. Tant pis ! Répondez au hasard, on ne vous demande pas de savoir mais de répondre. J'avais envie de l'incendier. Vous êtes cons non ? Je ne vais pas répondre à des questions dont je ne comprends pas le sens qui plus est dans une langue que je ne pratique pas. Bah ! Qu'est-ce que ça change ? Cochez n'importe quoi ! Je me suis tiré, j'ai essayé de sortir par l'entrée principale mais deux gars en faction m'ont repoussé vers le fond de la caserne. J'aurais pu passer en force mais je crois que j'ai eu le

premier doute. Une première peur. J'imaginai les conséquences de mon escapade, je craignais déjà les représailles. Pourtant personne ne pouvait encore rien contre moi. Ils sont venus me chercher, et m'ont conduit dans le vestibule du bureau du psychiatre. Je suis devenu trouble, attentif et anxieux guettant l'ouverture de la dernière porte, je me suis senti lourd et fatigué par les chemine-ments imposés. Peut-être en avais-je trop fait, ou peut-être pas assez ? Le psy a saisi un des tampons devant lui et apposé le sceau sur ma fiche à l'encre rouge. Apte au service et propulsé dans un camp semi-disciplinaire à Bitche-camp.

Déplorable jour que je finis dans le train du retour, pitoyable et vaincu, apte et criminel.

NOTIFICATION

Le Commandant du bureau du Service National informe le destinataire que la commission locale d'aptitude siégeant le 26 JUILLET 1959 à Paris

Te déclare : **ACTE**

IMPORTANT

LES DOCUMENTS ET ARTICLES SUIVANTS VOUS SERONT NECESSAIRES :

- Documents médicaux (carnet de santé, radiographies etc...)
- Permis de conduire (seront demandés)
- Livre de code de la route
- Timbres poste
- Monnaie (pièces de 5 frs et de 1 frc pour les cabiers téléphoniques et distributeurs divers) ou carte téléphonique.

CENTRE DE SELECTION DE : **BLOIS**

MOBILITE 1959
Service N° 1000 BRENON
du 15 mai 1959

ATTESTATION (A CONSERVER) DELIVREE A

DATE DE NAISSANCE 20	N° MOBILISATION	NOM PRENOM JARDIN
A REMPLIR DANS TOUT CORRESPONDANT DU RELATION AVEC VOS BUREAU DU SERVICE NATIONAL		

A la suite des examens médicaux que vous avez faits, vous êtes déclaré :

APTE

SI VOUS ETÊTES EN UNE PROPOSITION, VOUS SEREZ INFORMÉ PAR VOTRE BUREAU DU SERVICE NATIONAL DE LA DECISION DE LA COMMISSION LOCALE D'APTITUDE PARANT VOTRE APTITUDE AU SERVICE NATIONAL ACTE

Si VOUS CONSTATEZ CETTE PROPOSITION, ÉCRIVEZ AVANT QUINZE JOURS À VOTRE BUREAU DU SERVICE NATIONAL EN JOIGNANT TROIS COPIES DES MÉCANIS RÉCÉPTÉS ET DÉTAILLÉS SURVANT JUSTIFIER VOTRE RÉCLAMATION. VOTRE CAS SERA ALORS VÉRIFIÉ D'UN EXAMEN INDIVIDUEL DE LA COMMISSION LOCALE D'APTITUDE.

A BLOIS le
Le Colonel commandant le Centre de sélection
par délégation
le Capitaine DIAS

TITRE DE TRANSPORT (TENANT LIEU DE BILLET S.N.C.F.)

Valable UNIQUEMENT sur les lignes S.N.C.F. en 2^{ème} classe pour le TRAJET : gare du domicile - gare du centre sélection et retour.

ATTENTION, l'accès à certains trains nécessite le paiement d'un SUPPLÉMENT ou d'une RÉSERVATION. Renseignez-vous dans les gares. Ce SUPPLÉMENT ou cette RÉSERVATION ne vous sera pas remboursé par l'armé.

Les frais de transport en commun pour vous rendre à la gare la plus proche vous seront remboursés à votre arrivée au Centre, sur présentation du titre (sauf les transports urbains et les taxis).

ATTENTION : Ce document est strictement personnel. Toute personne ayant utilisé frauduleusement ce titre sera poursuivie conformément aux lois.

VALIDITÉ : deux mois de voyage "aller" pouvant commencer trois jours avant la date de convocation.

TITRE VALIDE POUR LE TRAJET

DE : _____ A : _____
 DÉPART : _____ DATE : _____

Si vous n'êtes plus la LOCALITÉ mentionnée sur l'ordre de convocation et si vous désirez utiliser les lignes S.N.C.F. :
 - Présentez-vous à la brigade de gendarmerie la plus proche votre domicile muni d'une pièce justifiant votre lieu

FUTUR Recrutement du 57^e Régiment d'Artillerie, peut vous intéresser :

Vous venez de recevoir un ordre d'appel sous les drapeaux vous convoquant au 57^e Régiment d'Artillerie pour y effectuer votre service national.

Vous aurez la chance de vivre dans un des casernes les plus modernes de France, construit à BITCHE, petite ville de la Moselle près de la frontière allemande, d'environ 6000 habitants. Vous vous trouverez à 110 km de METZ, 57 km de SARRELÉMINES, 45 km de HAGUENAU et 67 km de STRASBOURG. Vous découvrirez que l'hiver est assez rude, mais que le paysage aux alentours est magnifique.

Pendant vos 12 mois de service, vous allez suivre 2 mois d'instruction de base (3 à 4 mois pour les 21^{èmes} gradés). Vous recevrez ensuite une formation complémentaire: Conducteur, radio, mécanicien, comptable, etc...

Votre première permission vous sera normalement accordée après deux ou trois semaines de service. Vous aurez droit à un voyage gratuit par mois, aller-retour, entre votre domicile déclaré et BITCHE ainsi qu'à une réduction de 70% sur le même trajet si vous partez plusieurs fois en permission au cours du même mois. Pendant la durée de votre service, vos droits de permission de détente sont 16 jours, à prendre en une ou deux fois.

N'oubliez pas de noter et de faire noter votre adresse:

Casernier
57^e Régiment d'Artillerie, 11^e Batterie
Quartier PAGEZY . 57234 BITCHE GREENS (BF 89)

Téléphone du central militaire de BITCHE, à n'utiliser qu'en cas d'urgence, 87.96.00.32. Sinon, chaque jour, de 11h30 à 12h30 et de 18h00 à 22h00, vous pouvez utiliser, à titre onéreux, des cabines téléphoniques pour vos communications privées. Prévoir des pièces de monnaie à cet effet.

Afin d'éviter les pertes et les vols et pour avoir de l'argent disponible, même à l'intérieur du quartier, nous vous conseillons d'avoir au Régiment un livret de caisse d'épargne P.T.T. Les remboursements et les versements peuvent être effectués dans tous les bureaux de poste et en particulier au bureau de BITCHE. Mais vous pourrez également faire des opérations au quartier, le vendredi, de 10h30 à 11h30.

Nous vous conseillons également de prévoir deux ensembles à clefs ou à chiffres de façon à pouvoir enfiler vos effets personnels et militaires. Prévoir également une dizaine de ceintures.

À votre arrivée, vous serez accueilli à la gare de BITON et non pas de BITON-CAMP. Si vous arrivez par voie routière, présentez-vous au poste de police du quartier DUKLEY, route de Wissembourg. Dans tous les cas, vous devez être présent avant 10H00.

Si pour un motif grave, vous n'êtes pas en mesure de rejoindre le régiment dans les délais prescrits, prévenez au plus tôt le gendarme de votre domicile ainsi que le bureau de recrutement.

NOTES TRÈS IMPORTANTES :

Vous devez impérativement ramener, le jour de votre incorporation, le formulaire ci-joint dûment rempli. Ne rien oublier.

: Document mal rempli = complications administratives :

RECOMMANDATIONS :

Ouvrez d'un système informatique pour le paiement de la solde, vos droits pécuniaires seront versés directement sur votre compte.

Munissez-vous d'un relevé d'identité postal (R.I.P.) ou bancaire (R.I.B.) à votre incorporation; faute de quoi, un compte postal vous sera imposé à votre arrivée au régiment.

Le Trésorier



AL 1001 21 10075

A la veille de rejoindre votre futur régiment, le 57^e Régiment d'Artillerie que j'ai l'honneur de commander, j'ai tenu personnellement à vous souhaiter dès à présent la bienvenue à BITHES.

Je suis tout à fait conscient de ce que représente une année passée sous les drapeaux au service de la défense de notre pays. Vous vous devez d'en être fier et j'aurai l'occasion de vous le dire de vive voix lorsque je m'adresserai à vous quelques jours après votre arrivée.

En venant au 57^e Régiment d'Artillerie, vous aurez l'agréable surprise de découvrir un quartier récent et confortable, installé dans un beau cadre de verdure. Pendant 2 à 3 mois vous recevrez une instruction militaire individuelle puis vous participerez à l'accomplissement de la mission du régiment qui est chargé de la défense antiaérienne du 1^{er} Corps d'Armée avec le 60^e Régiment d'Armes Aérielles en air très moderne.

Vous aurez l'occasion de découvrir un nouveau mode de vie où la confiance et la confiance réciproque sont à la base des relations humaines.

Je suis certain que très rapidement, au contact des cadres de la batterie d'instruction et de vos anciens, vous vous intégrerez dans votre problème au sein du régiment.

Dans les prochains mois, j'inviterai les membres de votre famille à venir visiter le quartier. Vos proches pourront ainsi se rendre compte par eux-mêmes de la nature de vos activités et de votre cadre de vie.

Soyez dès à présent convaincu que l'année qui vient vous sera utile.

Le Colonel GARDIAFF
Commandant le 57^e Régiment d'Artillerie

JOUR 1 – MERCREDI 4 OCTOBRE

Quelles que soient nos différences, nos histoires se ressemblent, notre vécu militaire sera sensiblement le même, la porte du train se referme, pour tous, les visages des amis défilent sur le quai, les plus fidèles haut la main, sous les quelques néons qui s'évanouissent, ne restent que ces rails rectilignes et d'ores et déjà tendues vers l'inexorable prison qui nous attend. Nous intégrons d'emblée ce compartiment collectif, entassés huit sous l'ampoule en position veilleuse, nos regards ombragés de doute cherchent dans le sommeil à fuir ce mauvais rêve, mais nous ne sommes guère dans le velours de nos draps sécurisants, nos mensonges inutiles nous tiennent à ce linge sale, morceau de banquette partagé et restreint. Je me sens déraciné. J'appréhende au possible cette expérience et bien que j'ai décidé de fait de l'écrire pour me sauver j'imagine de l'abîme à laquelle nous conduiront ces jours, je me sens sur mes gardes, comme un animal instinctif flaire le danger l'approcher. Que dire ? Ne restent que des images furtives de ma vie, dont j'ai conscience qu'il s'agira désormais de ma vie d'avant, à laquelle ne pourrait suivre que la vie d'après. Le Service National Obligatoire, la transition de nos vies ? Qui peut-penser que son éducation nous faisait défaut, que nous n'étions que des adolescents en mal d'identité, que nous allions grâce aux bons soins de l'armée devenir les hommes décisifs du monde de demain ? Ce départ est une nouvelle naissance, dans un autre foyer. Inutile d'y cher-

cher sa maman. L'existence antérieure est restée à quai, la porte nous en sépare, et maintenant des kilomètres de nuit. Je laisse à ma vie ce goût amer, dans la perspective de ces obligations, je suis au préalable devenu odieux, j'ai brisé mon histoire d'amour avec Chrôme, avec laquelle je suis depuis plus d'un an, pour qu'elle n'entretienne pas de faux espoirs durant mon absence. Je n'ai jamais très bien su définir mes sentiments, la faute sans aucun doute à des espoirs déçus, des amours avortés, une jeunesse instable, un père absent, un frère écorché, et des questions restées sans réponse, sur le pourquoi de la vie, le sens à tout ça et la finalité que je cherche encore et toujours. J'ai appelé Chrôme quelques heures avant, nous nous sommes donnés du courage, quelques mots douloureux mais massifs, dont le poids me suivrait, je ne le pensais pas, des semaines entières. Je n'ai pas laissé Filip – mon alter ego- sur le quai, nous nous sommes quittés devant la gare. Ce moment n'avait de tragique que ce silence, entre nos réflexions hâtives presque nerveuses, nous n'avions rien à dire de con. Les appelés se pressaient dans la gare vers les trains parqués fumants, je les ai rejoints pour le pire, conscient que la désertion n'est en rien la solution finale, et qu'il vaut mieux convaincre de face que vous n'êtes pas celui qu'ils tenteront de faire de vous. Depuis, nous enterrons donc le passé qui maintenant, tandis que roule ce train décisif, nous apparaît dans ce qu'il avait de mieux. Nos erreurs deviennent évidentes et nos écarts égoïstes. Je ne parviens à trouver le sommeil, vingt ans défilent durant les quelques sept heures que dure ce voyage. Je passe le plus clair de mon temps

dans le couloir, parce que je ne supporte pas la promiscuité des autres. D'aucuns paraissent d'ailleurs ravis de cette expérience, et l'attendent avec une grande excitation. Alors je suis sans doute le seul à me poser toutes ces questions, ça me ressemble, il n'en a jamais été autrement. Je sens que le train ralentit, j'ai le cœur qui bat, cette histoire peut enfin commencer. Nous échangeons des regards crispés, le wagon crisse sur les rails, nos dernières minutes de liberté se fanent le long du quai surveillé. Bientôt les premiers uniformes, quelques directives tracées sur des tableaux noirs, nous marchons lentement en file vers la porte de sortie. Voilà le premier contact humain (?), les stupéfiants...

Dans ce couloir nous étions peut-être une centaine, accrochés à nos sacs et marchant tête basse, un petit moustachu défilait dans nos rangs et se chargeait de trier de visu les nouveaux arrivants. Le moustachu m'extirpe du rang et me conduit directement dans une salle où des gendarmes se livrent à la fouille systématique et méticuleuse de nos sacs. Au fond les trois dernières chaises sont réservées aux potentiels détenteurs de stupéfiants. Nous sommes trois dans ce cas-là. Un petit hard-rockeur teigneux, un grand baba-cool et moi-même, pas tout à fait punk, puisque je me suis saccagé la veille, j'ai les cheveux courts. Je suis en attente et j'assiste à l'interrogatoire forcé de mes deux compères. C'est vrai que le petit est salement déchiré. Je me sens stressé. J'ai dix grammes de haschisch sous les testicules et les mains qui tremblent. Je vois le remake de Midnight Express. Après tout, mieux vaut commencer mal ce qui ne saurait être

bien vécu. D'ailleurs je me demande qu'elles auraient été les conséquences si ?... Mister Magoo tient en moi sa prise du jour. Je peux le lire sous son air épanoui. Il vient s'asseoir et se fait amical, presque dans le même caca.

« - Alors tu l'as mis où ?...

Si je lui demande de quoi il parle je le prends pour un con.

« - Vous me croyez assez stupide pour venir à l'armée avec quelque chose ?

« - Mais tu en as fumé là...

« - Oui, j'ai fini dans le train...

Ce causant, sans en avoir l'air, vide mon sac, retourne mes chaussettes, ordonne les objets méticuleusement en ligne sur les lattes du parquet. Son collègue en a fini avec mon voisin flegmatique, il s'acharne après ce tube de dentifrice qui ne me servira même pas, je doute de me laver les dents, je crois que je préfère puer de la gueule. Tant pis pour le déclin physique. Il ne trouve rien, je l'aurais parié, je suis mal à l'aise.

« - T'es un malin toi...

Je fais que non.

« - Si, si ! T'es un malin. Enlève tes chaussures...

Son voisin rempile sur ma veste et le long des coutures du sac. Quand il trouve au fond de ma poche un filtre roulé, je blêmis. Je me concentre à délayer mes chaussures pour ne rien laisser paraître. Je suis pieds nus, mes chaussettes sales puent, je ne comprends pas bien pourquoi ses doigts s'en délectent. J'espère qu'il ronge ses ongles ou qu'il suce ses doigts.

« - Allez, lèves-toi et enlève ton tee-shirt et ton pantalon.

L'affaire se corse, ça sent le roussi.

« - Puisque je vous dis que je n'ai rien...

« - Oui... bien sûr...

Ils sont à deux autour de moi, retournant les poches, les revers, les coutures, le troisième bientôt procède à une troisième vérification des objets divers et du sac. Ils s'acharnent puis se lassent. Le chef a ses idées. Je commence à sentir qu'ils me gonflent et quand je suis gonflé je suis un bon acteur. Nous sommes à l'apogée du film.

« - Bon, nous allons descendre au bureau voir ce que tu caches dans ton slip...

Je sais qu'ils me surveillent, cette réaction que je dois produire est immédiate, Si je deviens trouble je suis trahi. Je prends l'air fier et malin.

« - Allons-y !

D'un air de dire, vous allez perdre votre temps, finalement vous m'amusez, vous êtes de bons clowns et je vous aime bien. Le silence a suivi mon intervention. Son regard n'a pas quitté le mien...J'avais l'impression très nette que la situation est à hurler de rire, mais nous étions tous deux très tendus. Dix secondes comme une éternité. J'ai quitté son regard et rassemblé mes affaires. Son collègue, du pied, m'a poussé la main...

« - Attends !

« - C'est bon, dit Magoo, tu te rhabilles et tu t'en vas. Dégages !

Je n'attends pas deux fois le conseil.

« - Je t'ai à l'œil Navarre, on se reverra. L'armée est une grande famille...

Je suis le dernier, le car chargé m'attend, le gradé me pousse, légèrement agressif, nous perdons du temps. Quand je pense au temps que nous allons perdre, pourquoi devrions-nous nous presser ? Dans le car mes muscles tendus se détendent d'un coup et je tremble de partout. J'ai peur. Affreusement peur. J'ai envie de jeter mon bloc sous le siège. Je n'en fais rien. Le chauffeur me tient dans son rétroviseur, les autres me placardent, mon voisin s'adresse à moi, le car démarre.

« - Alors ?...

« - Alors quoi ? Alors rien !... Fous-moi la paix !

Nous roulons dans un décor pénible, les hautes tours de la forteresse de Bitche-ville la dominant. La ville est déserte et le matin brumeux. Ce trois octobre 1989 nous entrons dans la caserne, c'est ici que commencent mes notes, dont le style est télégraphié, parce que nous n'avons guère le temps ces premiers jours, de faire autre chose que ce qui nous est imposé de faire. L'incorporation est un long manège infallible, dont les étapes sont expliquées en bandes dessinées sur les murs du couloir menant à l'office du Généralissime, avec des couleurs gueulardes, des généralités de premier ordre...

Premières informations de service, nous sommes pris en main. On nous inculque les bases et le statut militaire, nos droits, nos interdits. Quelques diapositives auprès de militaires charmants, qui n'hésitent pas à glisser cette pointe d'humour indispensable à la bonne compréhension du texte. Puis nous passons dans le bureau d'un

vieux gradé gentil mais sérieux, devant lequel nous déclinons âge, nom, adresse et statut de civil. On nous remet une carte de cantine, accompagnée d'un petit papier qui dit que la perte peut se solder par une brutale punition. Nous allons chez le fourrier recueillir les bleus de survêtement, fermeture éclair bleu-blanc-rouge, une paire de tennis blanche, un savon, une boîte de cirage, cuillère, fourchette, couteau opinel sans sécurité, deux draps blancs, puis nos chambrées sont définies dans la foulée, deux chambres de six accolées. Nous devons faire notre lit, prendre cette douche obligatoire, puis nous réunir sur le point de rassemblement (la cour carrée devant le bâtiment), dans nos tenues de Schtroumpf, la glissière aux couleurs nationales fermée sous le cou. Nous sommes au préalable informés de la démarche à suivre quand est défini ce rassemblement (un coup de sifflet bref), nous devons à présent répondre présent à l'appel de notre nom. J'évite la douche et je viens me ranger au premier rang. Nous sommes des bleus. Et pour les divisions que nous voyons défiler au loin déjà plongées dans les chants glorieux, nous sommes des animaux. Ils sont autorisés à s'arrêter et nous regarder depuis la route intra-caserne, en rang d'oignons. Nous sommes ce qu'ils étaient, quatre, six mois auparavant. L'incorporation n'a lieu que tous les deux mois. Ainsi je me trouve dans la 89/10 – Octobre. Nous effectuons les premiers « garde-à-vous », devant le petit homme gris maintenant teigneux, nous approuvons le « rompez », le « rampez », le « formez-les-rangs », le garde-à-vous de nouveau. Passionnant. Je sens que je vais m'éclater. Paraît que nous aurons bientôt une place bien

définie bien à nous au sein du troupeau. J'ai hâte de savoir, je ne sais pas où me mettre. Nous sommes ridicules en bleu comme ça à saluer l'autre nain bêtement. Nous retournons à l'administration, au petit trot, file indienne. Dans son bureau l'exigu préposé aux comptes nous remet notre solde. 453 francs, avec proposition de relation para postale, dans le cas où nous ne souhaiterions pas préserver cette somme liquide. Je décline l'offre, je ne traite pas avec les PTT. Je leur dois déjà 500 francs. Chuuut. Nous avons un peu de liberté pendant laquelle il nous est fortement conseillé de ranger nos affaires et de lire les notices concernant les règles de sécurité, le rangement des armoires ou les consignes de la chambrée. Je profite de ce moment pour m'échapper un peu et je m'éloigne derrière les baraquements. J'ai le sentiment que les gars des stups vont revenir sur leur décision et débouler d'un instant à l'autre pour se livrer de nouveau à une fouille méticuleuse de mes effets personnels. Il faut que je me débarrasse momentanément de tout ça. Je trouve quelques arbres désolés d'être là. Je regarde à la volée tout autour de moi, il n'y a rien ni personne, ils sont tous occupés à ranger leurs effets personnels dans les armoires. Je creuse la terre humide sur dix centimètres, je pose le matos et le paquet de feuilles à rouler sous plastique dans le trou que je rebouche rapidement. Je prends une branche morte que je plante à la verticale au-dessus, en repérant la situation des arbres tout autour. Puis je regagne fissa plus léger la chambrée en rasant les murs.

Dans la chambre nous devons vivre proprement, deux fois par jour, selon les encadrés d'un plan (dans le-

quel nous sommes des numéros), nous devons effectuer des T.I.G (Travaux d'Intérêts Généraux) qui chaque jour sont des activités différentes. Même le dimanche. Tour à tour nous passons le balai, soit dans la chambre, soit dans le couloir, soit le cirage ou les patins, soit le couloir du couloir, soit la salle d'eau, sinon les chiottes. Le meilleur plan c'est encore les poussières, c'est-à-dire rien, sauf peut-être la veille d'un départ en permission. Le gradé contrôleur jette un béret sous les lits d'un bout à l'autre de la chambre, si le béret devient blanc, c'est que la poussière n'a pas été faite, et la permission provisoirement suspendue. La permission, c'est un week-end de libre pendant lequel nous sommes autorisés à retourner chez nous et c'est sans doute le seul objectif souriant que nous attendons tous. D'ailleurs tous les prétextes sont bons pour exercer un chantage sur nos permissions. A suivre. Je suis ce jour responsable des poussières, je frémis devant cette grande responsabilité. « La première arme du soldat, c'est le balai. Sachez tenir un balai, nous essaierons l'arme ensuite. » L'opération poussière est cependant délicate. Tant que le préposé n'a pas terminé son dépoussiérage, le préposé au cirage ne peut passer la cire, le responsable patin de même ne peut patiner sans cire, celui du balai glande et s'allume une clope. Le mieux, c'est encore de définir une chaîne mais notre manque d'expérience ne nous permet pas ne serait-ce une ombre d'organisation. Durant la période d'incubation incorporatrice de l'incorporé, des six cerveaux de la chambrée vont se tendre les ficelles de la psychologie en chambre. Mon dieu ! Rapports d'amitié, de haine, camaraderie, conseil,

aide morale ou pécuniaire. (T'as pas cent balles ?). Solidaires devant cet obscur tableau que crayonne l'instructeur, nous plaisantons. Non pas d'un rire détendu, comme un coucher de soleil s'étire au-dessus d'une mer d'huile, mais un rire étriqué, dont les accents ne définissent pas qui de la haine ou de la joie sont représentés. Nous avons rejoint la cantine (l'Ordinaire) et tendu nos cartes. Un appelé vieux de six mois remplit ses colonnes. La cantine est un self classique, nous y allons en rang de six sur cinq colonnes, sous l'œil du Brigadier-Chef chargé de notre instruction. Les plats sont imposés, un relatif gigot-frites doublé de verte salade. Pas mauvais. Le réfectoire est immense, haut de plafond, des oiseaux se nichent sous les verrières et le traversent à tire d'aile. Nous sommes entourés des militaires des incorporations précédentes, nous sommes facilement identifiables, nous sommes seuls en bleu, des bleus, le grand bleu. Le repas dure vingt minutes. Nous ne discutons pas, je n'ai rien à dire et mes oreilles sont sourdes. Nous sortons et formons sur le parterre des supplices les rangs instruits. Sur le terrain découvert, une batterie de kaki vêtue fait les cent pas. Puis nous errons de salle d'attente en salle d'attente, dans le lointain, des coups sourds des canons blancs dominent le silence. Questions relatives au blabla courant, domiciliation, liens de parenté, célibat, pas célibat. Je pense à Chrôme. Suites et papiers, le Brigadier Cassagnana nous emmène au coiffeur. Des kilos de cheveux se joignent aux kilos de cheveux. Le coiffeur-chef manie superbement la tondeuse, j'ai de la peine pour un garçon fin, sa toison blonde et bouclée. C'est mon tour et pour la pre-

mière fois je me sens vide, déprimé, j'ai l'âme et la boule...à zéro ! Je réalise maintenant dans ce carré de miroir que je suis militaire, physiquement atteint. Je découvre avec lucidité le cadrage des rouages étatiques, le système est complexe mais pas désordonné. Je suis prisonnier du silence, je me plie sans relâche aux exigences de leur volonté. Mais la nuque dégagée, je me sens rebelle, comme si cette apparence en soi prédominait dans ma conscience établie sur le monde. Je ne sais plus qui je suis, qui sont-ils, j'ai perdu toute identité. J'ai le crâne rasé, je traverse une foule de gens identiques et nous marchons pareillement, la tête basse. Je suis un matricule. Ce numéro toujours le même précède chaque feuillet me concernant. Cela me donne plus que jamais envie de cultiver ma différence. Chez le coiffeur, nous apprenons à nous présenter. Le mot de la fin végète entre plusieurs alternatives, selon le grade du personnage devant lequel nous effectuons la présentation. Présentation qui se déroule comme suit : l'appelé se met au garde-à-vous, genoux serrés, torse bombé, ventre rentré, les mains plaquées contre les cuisses, fier et droit comme un i. le gradé salue « en théorie » parce que le gradé fait ce qu'il veut. Le texte est imposé, c'est sans équivoque.

« - Canonnier X (patronyme), contingent 89/10, Batterie T (Nom du Capitaine), Section Z (nom de l'aspirant chargé de l'instruction). A vos ordres mon... (dépend du grade). »

J'éprouve de la honte au garde-à-vous. Je ne trouve pas ça spirituel. Pourquoi devrais-je saluer cet homme que je ne connais même pas ? Je salue mes amis, ma famille...

Quoi ? Cassagnana procède à notre initiation concernant les mouvements de troupe. Scandaleux. Ce jeune homme est un appelé, issu de la précédente incorporation, qui suite à ses classes a choisi le rôle d'instructeur. Ce qui lui donne le droit de nous faire subir ce qu'il a lui-même subi. Ce cercle est vicieux, Monsieur la grosse tête s'en donne à cœur joie. A droite, droite ! A gauche, gauche ! Section, à mon commandement, à droite, droite ! Demi-tour gauche ! Demi-tour droite ! En avant, Marche ! Et ça pendant une heure. En plus il ne dit jamais « Jacques a dit ». Et suivent les moutons via cantine. Dans les locaux, les escaliers, nous sommes pêle-mêle mélangés aux canonniers, fantassins, pointeurs-tireurs et autres, nous faisons la queue...Une heure d'attente et de petits pas pour accéder à l'étage, dans l'escalier en haut duquel un gradé nous ordonne de rejoindre l'escalier qui nous est opposé. Nous sommes de retour entre bleus dans le hall inférieur. On fait quoi ? Nouvelle attente et lente progression. Je sens que nous sommes gentiment préparés à ruminer la haine. Un contre ordre nous indique l'escalier d'en face. C'est une plaisanterie ? Inutile de préciser qu'il n'y a rien à manger. Un semblant de plat, quelques raisins. « Les repas sont obligatoires, matin, midi et soir ! ». Deux heures d'attente pour dix minutes de rien, nous rejoignons nos batteries (chambres), le ventre vide, deux minutes, peut-être trois de repos. Aspirand'co exige que les armoires soient rangées, selon le plan défini, les lits défaits, les couvertures pliées, les draps roulés, puis le sol, les toilettes, le plafond, les fenêtres et la douche, nickels. C'est le Té-i-gé. Le chef de chambre est un gradé

chinois, plutôt gentil, Brigadier Vouù. C'est aussi le fourrier que nous avons vu ce matin. Nous obtenons de lui le contre ordre, vu que nous nous plaignons, comme des enfants scandalisés. Nous n'abaissions pas les lits, ne plions pas les couvertures, nous rangeons nos armoires et téigétons vaguement. Coup de sifflet, qui fait quoi ? Rassemblement ! 250 appelés fraîchement arrivés se figent au garde-à-vous dans la cour. Il fait froid. Nous sommes rangés par section, quatre sections, le long de la ligne tracée jaune sur le sol. Nous formons un L. Nous avons aussi un numéro de batterie, déterminé en fonction de la note obtenue au test d'intellect des trois jours. J'ai croisé un skinhead dans le miroir, j'ai honte. Le Capitaine (je suppose) prend la parole.

« - Nous sommes à la veille d'un grand événement qui n'intervient que tous les deux ans. En effet, le Général vient faire son inspection générale demain matin. Je veux que le camp soit impeccable, toutes les fenêtres décapées, les murs et les couloirs, les escaliers, les chambres... Je vous donne une heure. Je contrôlerais personnellement l'état des lieux. Si vous voulez dormir un peu ce soir, je vous conseille d'être efficaces. Il paraît que je suis un hargneux. Rompez ! »

L'aventure continue ! Nous devenons la section chargée de la mission fenêtres du premier étage, une trentaine de cas particuliers. Je commence à trouver le temps long, je continue à bien faire, je contribue à la solidarité des uns des autres. J'imagine les conséquences d'un refus de ma part, quel qu'il soit, je sais qu'ils ne plaisantent pas. Je reste dans l'ombre et contient la fureur qui m'anime et

l'envie de tout brûler. Tout est résumé dans cette phrase du Brigadier Voû, pendant cet infernal Têigé, quand il nous parlait de la caserne et de sa propre condition confortable. « Le devoir du militaire c'est d'obéir. ». Le Capitaine, on s'en doutait, n'a pas fait son inspection. La fin du Têigé n'a pas été sifflée. Je me sens rassuré quant au non-retour des stupéfiants. Je peux sans doute récupérer le matos. Et ce moment de flottement me paraît opportun. Je m'éclipse de nouveau dans le sous-bois derrière le bâtiment, et je retrouve à tâtons non sans mal les arbres sentinelles. Je reprends le matos que je range à sa place, bien au chaud. Il est 22 heures, nous sommes loin, seuls dans nos têtes et nos draps propres, loin de cette incroyable journée et si loin d'eux, bien au chaud dans nos paupières, j'ai envie de crier. Nous allons nous lever à cinq heures du matin, nous aurons le plaisir de tout nettoyer. Selon les dernières informations, nous avons dépassé l'extinction obligatoire des feux, rangeant nos armoires militaires et fignant le décompte de nos affaires personnelles, la seule présence du vague souvenir que l'on s'efforce de garder de la vie d'avant. A 23h, chacun dort ou le feint. Je me suis fait méchamment peur. J'ai décidé de fumer un joint caché derrière le rideau penché à la fenêtre. Il y avait des ombres en bas, ce ne pouvait être que des militaires. L'une d'entre elles m'a vu, il me semble. Je me suis arrêté, je suis retourné fissa dans mon lit. Je tremble sous le faisceau de ma lampe électrique, je détecte des bruits suspects dans le couloir, et puis mon collègue d'en face dit que ça pue le shit, réveille les autres et les informe, nous parlons fort, je leur dis de se